

ment heureux de vous donner personnellement une marque de mon respect, considérant que c'est à vos efforts que la cause de l'éducation et la société entière sont redevables de tout ce progrès.

Croyez-moi sincèrement, mon cher Monsieur,
Votre dévoué,

WM. EVRE,
Lt. Général.

De semblables excuses m'ont été adressées par plusieurs de N. N. S. S. les évêques, et par les membres du gouvernement et de la législature, témoignant de l'intérêt qu'ils prennent à l'œuvre que nous allons inaugurer.

Si tout ce qui a été dit et publié récemment sur l'importance des écoles normales, si les vœux que la presse du pays et la législature ont depuis si longtemps formés pour l'établissement de ces institutions, si la sollicitude de tant de personnages distingués si vivement exprimée en leur faveur, si tout cela n'avait point porté la conviction dans vos esprits je désespérerais certainement de le faire par mes paroles.

L'école normale est d'ailleurs une institution si naturelle, si conforme aux lois constitutives de la société que cela seul me dispenserait de toute explication. Elle répond à un des grands besoins de notre nature. L'élève de l'école normale est élève maître et, depuis l'origine des choses, tous ceux qui ont enseigné ont été maîtres et disciples. La vie elle-même ne semble nous avoir été donnée qu'à la condition de transmettre avec son flambeau, cette autre lumière de l'intelligence, ce flambeau sacré, qui s'appelle religion, qui s'appelle philosophie, littérature, histoire et qui n'est que le reflet des vérités divines dont la société est la dépositaire. Et cette belle image d'un écrivain latin qui nous représente tous comme des hommes qui se passent une lumière en courant, *sicut cursores sibi tradentes lampada*, est la plus touchante et la plus juste allégorie de notre mission sur la terre. Que reste-t-il en effet de tout ce que nous y faisons, si ce n'est le plus ou moins d'éclat que nous donnons à ce flambeau que nous avons mission de transmettre ainsi d'âge en âge, de génération en génération, *sicut cursores sibi tradentes lampada* ! Et, s'il est que qu'un à qui par excellence s'applique cette image, c'est assurément à l'humble instituteur de l'école primaire qui le premier fait briller dans l'esprit des jeunes enfants la lumière du flambeau traditionnel que ceux-ci devront transmettre à leur tour à d'autres êtres dans leur courte et rapide existence, *sicut cursores sibi tradentes lampada* !

Maîtres et disciples ! nous le sommes tous et Dieu à tellement voulu que nous fissions part à x autres de tout ce que nous apprenons nous-mêmes que le premier besoin que nous éprouvons, après avoir étudié, c'est celui d'enseigner. Les enfants eux-mêmes, dans leurs jeux et dans leurs petites manières d'être, n'ont rien de plus pressé que de proclamer à tous venans ce qu'ils viennent d'apprendre.

Puissant moyen d'accélérer la marche et le progrès de l'instruction populaire, l'école normale propage un enseignement dont l'importance se révèle de suite par ses effets, elle conduit à l'étude raisonnée de ce que l'on doit apprendre ; elle accumule et concentre comme dans un faisceau tout ce que les meilleures méthodes ont d'excellent ; elle les éprouve sur le champ, et ne rend à la société ce qu'elle recueille de tous côtés qu'éprouvé, perfectionné, développé et confirmé par l'expérience.

Dans notre siècle et dans notre pays, où l'enseignement primaire,

pour se tenir au courant du mouvement social, a besoin de subir certaines transformations, où nous avons tous à redoubler, en toutes choses, d'activité et d'efforts pour nous maintenir au niveau des populations qui nous entourent, il est évident que l'école normale a un rôle tout particulier à remplir. La seule mention des branches d'enseignement que cette institution aura pour objet d'introduire dans toutes nos écoles suffira pour indiquer le bien que l'on en peut attendre. Les leçons de choses, la lecture raisonnée, le calcul spontané ou arithmétique de mémoire, la tenue des livres et toutes les autres parties du programme de ces écoles, font voir que l'on s'y attachera surtout à une éducation pratique et commerciale. Et il n'y a personne dans cette ville qui, connaissant les besoins de la population et réfléchissant aux destinées qui l'attendent, voudrait dire qu'il en devra être autrement. Il est vrai que, des instituteurs formés dans cette maison, un très petit nombre enseignera dans la ville même. Mais un grand nombre l'a dit : "c'est la campagne qui fait le pays et c'est le peuple des campagnes qui fait la nation." Et cela est tellement vrai que les villes elles-mêmes se recrutent dans la population

des campagnes et ne peuvent se maintenir qu'en tirant sans cesse de la campagne des forces nouvelles. Cela sera parfaitement compris à Québec, où il est peu d'hommes considérables dans le commerce ou dans les professions qui ne soient pas les fils ou du moins les petits-fils de cultivateurs, où il est peu de familles qui puissent remonter à plusieurs générations dans la ville, sans aller chercher leurs aïeux dans quelques uns des beaux villages qui nous entourent. (Applaudissements.)

Il n'est personne d'entre vous qui n'ait été frappé du nombre considérable d'hommes remarquables dans le commerce et dans l'industrie qui, venus tout jeunes à la ville sans éducation, sans ressource et sans pouvoir encore bien moins acquérir dans les collèges l'éducation classique, après avoir acquis du mieux qu'ils ont pu et aux dépens de leurs veilles les connaissances strictement indispensables à leur commerce, ont en les plus beaux succès. Pensez-vous, messieurs, que, si ces jeunes gens fussent venus ici avec tous les rudimens d'une bonne éducation commerciale acquise dans leur village, auprès d'instituteurs comme ceux que nous nous proposons de former, ils eussent été moins heureux dans leur négoce ? Ne pensez-vous pas au contraire, que le nombre de ces hommes, et la somme de leur énergie, s'augmenteraient sous les circonstances que je viens d'indiquer ?

Sans doute que ce point de vue n'est que l'un de ceux sous lesquels on peut envisager l'avenir de l'institution que nous inaugurons ; et je vous entends dire ou du moins je sais que vous pensez qu'il en est d'autres plus sérieux encore et plus importants. Ceux-là le nom même que nous lui avons donné suffit à nous les indiquer : car il est bien fait pour réveiller toutes les pensées de haute culture morale et religieuse qui doivent dominer une pareille entreprise.

Je n'entreprendrai point de faire l'éloge du premier évêque du Canada, de l'immortel François de Laval Montmorency, de cet homme saint et intrépide qui, suivant l'heureuse expression de son panégyriste, ceignit sa tête d'une mitre pleine d'épines et, nouvel Atlas, porta sur ses épaules tout le faudeau d'un nouveau monde. Quelques mots de l'oraison funèbre de ce prélat par M. de la Colombière nous le peignent avec une naïve énergie à laquelle je ne saurais atteindre. "On cherche, dit-il, un sujet pour fonder une église dans une contrée si vaste que depuis deux cents ans



Fr. L. Gueg  *Quebec*